

Y A-T-IL UN MODÈLE ESPAGNOL ?

1. L'Espagne est la grande réussite de l'Europe ; les Espagnols en sont les premiers convaincus et les citoyens des autres pays de l'Europe occidentale disent avec une sincérité certaine leur joie de la voir rejoindre le peloton des grands pays européens dont cette Espagne, soit par elle-même soit par l'empire dont elle faisait partie, a été un des éléments essentiels pendant plusieurs siècles. Cette réussite est d'autant plus frappante depuis 1986, date de l'entrée de l'Espagne dans la Communauté européenne, que les mêmes sentiments n'existent pas, ou pas au même point, en ce qui concerne les deux autres pays de l'Europe méditerranéenne qui ont rejoint la construction européenne : l'Italie et la Grèce. Quelle différence avec l'Espagne ? D'abord la succession de Franco avait été préparée dès 1969 avec le choix de Juan Carlos, mais surtout la transition démocratique a été opérée avec un succès total sous la direction du président Suárez, modéré, puis de Felipe González, socialiste. Les militants républicains, chargés du ressentiment de leur défaite en 1939, auraient pu s'opposer à la proclamation de la monarchie ; c'est un mérite extrême qu'il faut reconnaître au Parti socialiste espagnol (PSOE) d'avoir réussi à convaincre la gauche espagnole que la priorité devait être donnée à la démocratisation de l'Espagne et à la sortie du régime franquiste plutôt qu'à l'affirmation des principes républicains, si respectables que soient ceux-ci. Depuis la mort de Franco en 1975, un seul incident grave s'est produit, une tentative mal préparée de coup d'État qui permit au roi de montrer son attachement au régime démocratique. Pendant cette longue période et malgré une succession difficile de Felipe González à José María Aznar puis de celui-ci à l'actuel président du Conseil des ministres José Luis Zapatero, l'Espagne a donné l'image d'une grande stabilité, d'une transformation rapide dans le domaine culturel encore plus que dans le domaine économique et, en particulier, a été capable, comme l'Italie,

d'absorber un nombre important d'immigrés, sans incidents ou crises aussi graves que celle qui s'est produite en France en 2005. On est donc tenté de s'en tenir à ce jugement simple : l'Espagne, qui avait accumulé du retard dans presque tous les domaines, le rattrape, s'élève très rapidement au niveau des pays voisins et même, comme le soulignent volontiers les Espagnols, est en avance sur ses voisins dans le domaine de la libéralisation des mœurs et des pratiques. Cette image qui évoque des courses entre pays est très séduisante, mais elle reste superficielle et il faut maintenant, au-delà de ces premières impressions auxquelles il ne faut pas renoncer, essayer de saisir ce qui a été et est spécifique de la situation espagnole et de son évolution.

146 2. On pourrait, en ne s'éloignant pas des formules trop commodes et rapides, dire que l'Espagne n'est jamais passée vraiment par la société industrielle et qu'elle est passée assez brillamment, depuis la fin de la dictature, d'une société préindustrielle à une société postindustrielle – certains aiment même dire postmoderne. Cette formule a déjà l'avantage de définir un aspect important de la *success story* espagnole : ce n'est pas dans l'ordre économique, ce n'est même pas dans l'ordre proprement politique, c'est dans l'ordre culturel et idéologique, au niveau de ce que certains aimaient appeler autrefois la superstructure, que se sont produites les grandes transformations. Pour la raison simple que c'est à ce niveau-là que se situaient les principaux blocages ou même les forces sociales et culturelles réelles qui maintenaient l'Espagne en dehors du modèle européen général.

S'il fallait désigner le secteur de l'organisation sociale qui exerçait le plus fort contrôle sur les Espagnols et qui constituait un obstacle considérable à la transformation du pays, il faudrait sans hésiter citer en premier lieu la famille. Ce choix est rendu facile par l'extrême attention que les intellectuels et artistes espagnols ont portée à ce thème. Les films de Carlos Saura sont dans toutes les mémoires et la personnalité la plus influente ou au moins la plus chargée d'honneurs dans les sciences sociales espagnoles, Salustiano Del Campo, professeur à l'Université Complutense de Madrid, a lui-même consacré des travaux abondants et importants aux transformations de la famille. En termes de sociologie très classique, le fait principal est que la différenciation des fonctions de la sexualité et de la reproduction, qui s'est accélérée depuis longtemps dans les pays occidentaux, ne s'était pas produite ou seulement plus lentement et de manière plus limitée en Espagne. Le sexe, la famille, le statut social, les modèles d'autorité sont restés très

longtemps étroitement unis les uns aux autres et aujourd'hui encore il n'y a pas de grand pays de l'Europe occidentale où existe une telle sensibilité aux problèmes de la famille comme instrument de socialisation certes, mais surtout de répression et d'imposition de modèles culturels. C'est pourquoi Gil Calvo a parlé à juste titre de la privatisation de la famille comme d'une des principales transformations de l'Espagne, car la famille n'était pas une institution privée mais un lieu où les normes de la vie privée et les normes de la vie publique se confondaient, de sorte que l'État lui-même était conçu sur le modèle d'une famille autoritaire et que la famille était conçue – comme cela avait été le cas aussi dans l'Italie de Mussolini – comme la cellule de base d'un régime qui voulait contrôler tous les comportements.

C'est pourquoi la famille ne pouvait pas être séparée de l'Église, sorte de grande famille, encore plus autoritaire, encore plus répressive, dans laquelle il était moins question de religion que de pouvoir. De sorte qu'aujourd'hui encore, dans l'Espagne déchristianisée, l'Église ou plus exactement l'épiscopat garde une force considérable, qu'il mobilise contre l'État pour défendre ses intérêts et en particulier ceux des écoles catholiques. La violence des luttes antireligieuses et anticléricales pendant l'époque républicaine et pendant la guerre civile correspondait à la violence de l'emprise de l'Église sur la société. Soit directement soit à travers des groupes d'influence comme l'Opus Dei. L'Espagne est un des pays où le processus de sécularisation a été le plus tardif, alors même, je le rappelle, que la pratique religieuse dans le monde catholique s'affaiblissait très vite, entraînant aussi dans sa chute le taux de fécondité. C'est assurément cette emprise, qu'on doit appeler non pas conservatrice mais répressive, de l'Église et de sa morale imposée à la société, qui explique le mieux l'extrême importance qui a été accordée, dans le processus général de changement de l'Espagne, à la libéralisation des mœurs. Dans bien des domaines, qu'il s'agisse de la consommation de drogue ou du mariage des homosexuels, l'Espagne semble en avance sur la plupart de ses voisins pour sortir de règles et d'interdits que les Espagnols rejettent avec d'autant plus de vigueur que ces valeurs et ces normes leur ont été imposées pendant un temps très long et avec une grande violence institutionnelle.

L'Espagne est aussi un des pays où les problèmes de la jeune enfance soulèvent le plus d'intérêt, produisent le plus d'études. L'éloignement croissant des parents, la désorientation de beaucoup d'enfants sont des thèmes qui préoccupent d'autant plus les Espagnols qu'ils ne veulent pas oublier que ces problèmes représentent certains aspects négatifs

d'une transformation des mœurs qui a été surtout positive et vécue comme telle. Dans aucun autre pays que l'Espagne la fin de la dictature a entraîné une créativité culturelle et un esprit de libération tellement fort que le retour des libertés politiques proprement dites a été moins visible que la *movida*. Comme si en France l'existentialisme à la Saint-Germain-des-Prés avait été l'aspect le plus marquant, le plus significatif de la libération, ce qui serait une hypothèse très éloignée de la réalité.

On ne peut pas résister ici à l'évocation de l'œuvre d'Almodovar dont l'audace est aussi grande que le talent de l'auteur et n'a pas d'équivalent, en tout cas en France.

148 Les nuits des fins de semaines dans les grandes villes et en particulier à Valence n'ont pas d'équivalent en Europe. Les rues sont noires de monde toute la nuit, les bars sont ouverts par centaines et les enfants accompagnent leurs parents dans leurs tournées, tandis qu'à quelques kilomètres de là, hors de la ville, d'immenses *rave parties* inondées de musique techno violente et de drogues telles que l'ecstasy, rassemblent des milliers ou des dizaines de milliers de motocyclistes venus de Hollande, d'Allemagne, de Grande-Bretagne pour vivre pendant une ou deux nuits dans un univers détaché de celui qu'on appelle réel et qui reste un instrument d'encadrement des conduites de la jeunesse.

Il est difficile de porter un jugement général sur la vie culturelle en Espagne comparée à celle d'autres pays, mais néanmoins on peut avancer l'idée que la rupture des anciens liens et la libération des mœurs ont été des forces plus puissantes que la volonté de connaître et de savoir. Sur un point très important, celui de l'effort fait pour la recherche, l'Espagne reste en retard par rapport à ses voisins et se situe même au-dessous de la moyenne de l'Europe, au moins telle que celle-ci existait avant l'intégration de tous les pays de l'Est européen.

3. La vie économique n'a pas connu de transformation aussi rapide et profonde. On serait même tenté de parler d'échec si on voulait ne voir dans les sociétés contemporaines européennes que des sociétés proprement industrielles. Prenons l'exemple le plus frappant. Barcelone à la fin de la Seconde Guerre mondiale avait de grandes activités industrielles, en particulier dans le textile et le vêtement, mais son équipement était archaïque et peu compétitif. On a vu la Catalogne se transformer, faire appel aux nouvelles technologies et on a pu penser qu'elle rejoignait les grandes régions industrielles d'Europe. En fait aujourd'hui, en 2008, la principale activité économique de la Catalogne est le tourisme.

Au niveau national, il faut même ajouter que l'équipement touristique a souvent été d'une très médiocre qualité, que des parties importantes de la côte méditerranéenne ont été dévastées ou enfermées dans des murs de béton et surtout que ce commerce de l'espace côtier a entraîné des vagues de spéculation et de corruption. L'exemple de Marbella en Andalousie a connu une publicité particulière, étant donné l'ampleur des faits de corruption qui s'y sont produits. La presse andalouse et *El País*, journal national et international par excellence, ont suivi avec beaucoup d'attention les campagnes de la police et de la justice contre des opérations de corruption liées au développement spéculatif d'une industrie touristique qui ne respectait ni l'environnement ni ses propres prestations.

Le rôle économique de l'Espagne reste dominé par l'action de deux grands groupes bancaires et de Telefónica. Ils ont acquis des positions extrêmement fortes en Amérique latine et essaient de résister à des politiques nationalistes, en particulier en Argentine, qui sont venues plus facilement à bout des entreprises d'autres pays européens.

149

À l'opposé de cet aspect sombre de la société espagnole se dresse l'œuvre considérable d'éducation et pas seulement de programmes scolaires qui est le moyen principal par lequel l'Espagne se libère de son « familialisme » et des modèles répressifs que certaines institutions et surtout l'Église catholique veulent encore lui imposer. Le développement et la transformation de l'éducation ont des effets beaucoup plus considérables que l'apaisement cherché par l'État espagnol dans sa querelle avec l'Église et dont le concordat passé avec le Saint-Siège a été un élément très important.

4. Ces différences profondes entre l'histoire de l'Espagne et des pays voisins sont encore accentuées quand on porte son attention vers le problème sans doute le plus visible, au moins pour les étrangers, dans la vie de l'Espagne. De même que celle-ci n'a jamais été une grande puissance industrielle, elle n'a jamais été non plus un État-nation comme la France et la Grande-Bretagne l'ont été, la première surtout qui s'était nommée la « Grande Nation » dès la Révolution française. Même si l'Allemagne et l'Italie n'ont réalisé leur unité nationale que dans la seconde moitié du XIX^e siècle et si l'unité italienne n'a été que très partiellement réussie, la situation de l'Espagne est très éloignée de celle des autres pays, puisqu'elle n'a en fait presque jamais été un État national.

Elle a fait partie de l'empire de Charles Quint et elle a été le centre de

l'empire de Philippe II et de ses successeurs et, en même temps qu'elle vivait cette existence impériale, elle maintenait des communautés nationales et surtout régionales assez autonomes pour que, dans certains cas, les plus importants, l'existence de l'État espagnol soit mise en cause. Ce qui est d'autant plus surprenant que Basques et Catalans avaient été l'objet d'une répression culturelle et économique particulièrement forte de la part du régime franquiste et qu'il semblait donc que les forces anti-franquistes qui s'étaient constituées devaient pouvoir contribuer à la création d'une Espagne démocratique. Or la situation réelle a été tout autre. Mais les deux cas sont si différents l'un de l'autre qu'il faut en parler séparément.

150 Le mouvement basque a eu deux aspects en partie opposés mais surtout complémentaires. L'autonomie basque a été et est gérée, dans les limites très larges fixées par le régime des communautés, certes à l'intérieur de l'État espagnol, mais en prenant appui aussi sur le mouvement indépendantiste. L'ETA, elle, a choisi en fait le chemin de la violence, malgré les débats sans fin d'assemblée générale en assemblée générale entre ceux qu'on appelle les « milis » et ceux qu'on nomme les « poli-milis », c'est-à-dire ceux qui ne croient qu'à l'action militaire et ceux qui veulent combiner l'action militaire avec une action politique – ce qui veut dire que c'est toujours l'action militaire qui joue le rôle central. Rôle de plus en plus insupportable pour l'ensemble de la population espagnole qui multiplie les manifestations de masse et en particulier pour les socialistes si longtemps au pouvoir et qui ont été et sont l'objet d'un rejet particulièrement violent. L'État espagnol, par sa faiblesse même, ne parvient ni à mettre fin à la violence ni à trouver un accord, comme cela a finalement été possible en Ulster, grâce à la médiation du gouvernement britannique au moins autant que grâce à l'acceptation par les partis en présence et en particulier par l'IRA d'une solution de type constitutionnel. Le problème basque ou plus précisément le problème de l'ETA est une blessure ouverte au flanc de l'Espagne.

On ne peut certainement pas porter le même jugement sur la Catalogne. Même ceux qui sont portés à un jugement négatif sur la *Generalitat* et qui se plaignent des inconvénients de sa politique linguistique reconnaissent que la Catalogne n'a jamais oublié que son marché principal était l'Espagne. L'homme politique qui a créé la Catalogne moderne, le président Pujol, a toujours cherché à combiner nationalisme catalan et citoyenneté espagnole. Le cas de la Catalogne est plus proche de celui du Québec que du cas basque ; il a même été

plus facile à gérer du fait que la Catalogne a toujours été un pays marchand ouvert sur le monde et occupant de fortes positions dans la Méditerranée occidentale, alors que le Canada francophone, après la conquête britannique, était resté une région rurale contrôlée par des élites traditionnelles, en particulier par l'Église catholique et les caisses d'épargne. Le choc de la modernisation économique et sociale y avait été beaucoup plus fort qu'ailleurs, au point même de connaître un épisode de violence politique en 1970. La situation de la Catalogne, et en particulier de Barcelone, peut être résumée d'un mot. Ce qui distingue Barcelone des autres grandes villes espagnoles est que Barcelone est plus européenne, dans son urbanisme et son architecture même et dans sa participation très active aux échanges culturels européens. Même si le franquisme s'est efforcé de détruire avec violence la culture catalane en même temps qu'il rompait les liens avec l'Europe, la Catalogne n'est pas un pays isolé et l'échec des tendances les plus indépendantistes montre qu'il existe encore une zone importante de conciliation entre l'affirmation nationale catalane, désormais solidement enracinée, et l'appartenance à un ensemble espagnol qui n'est pas seulement castillan.

151

5. Le contraste général qui apparaît comme la caractéristique principale du tableau de l'Espagne actuelle, contraste entre l'ouverture culturelle, cette fameuse privatisation et les difficultés (qui ne sont plus surmontables, dont les racines appartiennent déjà au passé) à être une société industrielle et une société nationale, ce contraste s'accroît encore pour l'observateur quand il regarde la situation de la main-d'œuvre. Les résultats de l'Espagne sont ici positifs, aussi bien en ce qui concerne la main-d'œuvre espagnole que l'immigration. C'est pour celle-ci que les résultats sont apparemment le plus impressionnants, puisqu'une masse de plusieurs millions de personnes a été intégrée au marché du travail en Espagne sans crise particulière. Du côté de l'ensemble des travailleurs espagnols, les deux centrales syndicales, les Commissions ouvrières, d'origine communiste, et l'UGT, fortement liée au courant socialiste, bien qu'ayant des effectifs faibles, exercent une influence sur les décisions de politique économique beaucoup plus considérable que les syndicats français de l'autre côté des Pyrénées. Mais c'est de fluidité ou de flexibilité qu'il faudrait parler plutôt que d'intégration. Parmi les immigrés la moitié environ trouve un emploi ou le crée dans le secteur informel, donc dans des conditions de garanties sociales extrêmement précaires. Il en va de même en réalité au niveau national ; l'Espagne assume des charges sociales nettement plus

faibles que ses grands voisins de l'Union européenne. La situation, qui apparaît d'abord caractérisée par l'absence d'incidents graves, nous apparaît ainsi sous un jour moins optimiste comme une situation qui reconnaît sa place à un secteur important de la main-d'œuvre qui n'est ni protégé ni organisé.

152 6. Toutes ces observations, qui semblent parfois aller dans des directions opposées, s'organisent pourtant bien en un tableau relativement cohérent. C'est d'abord en termes négatifs qu'il faut parler de l'héritage de l'Espagne: la dictature, le contrôle exercé par l'Église sur les mœurs, la force de la famille traditionnelle; tout cela a gardé l'Espagne en dehors des grandes lignes de changement des sociétés industrielles qui étaient dans l'ensemble sécularisées en même temps qu'elles développaient une activité économique fortement rationalisée. Mais le retour à la démocratie de l'Espagne s'est opéré en fait au moment où devenait clair le déclin de cette société industrielle. Si clair qu'il n'est pas suffisant de dire qu'elle a été dépassée par une société postindustrielle car elle-même a senti son épuisement, reconnu ses échecs, échoué pour redonner vie à ses grandes réussites et en particulier au système de sécurité sociale créé dans plusieurs pays dont la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale. La faiblesse des cadres structurels, associée à une certaine faiblesse des rapports sociaux et à une faiblesse quasi congénitale de l'État national, fait que l'Espagne a vécu le dernier quart du xx^e siècle à la fois avec une vive conscience de ses retards mais sans aucun doute de manière beaucoup plus positive que négative. En effet, la faiblesse de l'Espagne comme société industrielle et comme État national a été très largement compensée par une extraordinaire capacité de libération culturelle, accélérée par un traitement unanimement reconnu comme remarquable de la transition démocratique, et aussi, ce qui est moins visible, par un très grand progrès dans l'intégration de la société dont la marque la plus importante n'est pas l'intégration des immigrants (aussi positive qu'elle ait été) mais plutôt ce que les sciences sociales espagnoles appellent la rurbanisation, mot utilisé de façon spécifique. Il s'agit d'un abaissement de la coupure trop traditionnelle entre ville et campagne, de la diffusion du mode de vie urbain dans un environnement rural. Assurément les nouveaux médias jouent un rôle important dans cette intégration mais l'opposition de la ville et de la campagne était si forte et si complètement au détriment du monde rural que c'est un grand progrès et surtout une preuve d'un grand dynamisme d'être capable

d'abaisser des frontières qui semblaient aussi insurmontables. Cet abaissement des frontières entre la ville et la campagne est peut-être un phénomène encore plus important que celui du développement des autonomies.

L'opposition des deux versants de cette analyse amène à conclure très clairement au succès de l'Espagne en termes de bilan de la période qui a suivi 1975 et qui à vrai dire avait commencé dès 1960 avec la réforme économique dirigée en particulier par Ramón Tamames. Ce pays était étouffé par ceux qui imposaient un ordre et qui s'opposaient aux tendances modernisatrices, plutôt qu'ils n'inventaient une voie vers l'avenir. Cette Espagne non seulement s'est libérée, mais encore a fait de sa libération l'invention d'un avenir marqué par une ouverture culturelle qui a dépassé dans bien des domaines celle des autres pays. Même dans l'ordre très symbolique des œuvres d'art, comment ne pas voir avec admiration les magnifiques musées de Barcelone consacrés à des peintres qui durent passer toute leur vie ou presque en France par refus du franquisme ? Comment ne pas être ému par la présentation de *Guernica* peint à Paris, rue des Grands-Augustins, et devenu un symbole non pas seulement du malheur mais aussi du refus du malheur à la fois pour toute l'Espagne et pour les Basques ? Comment ne pas s'étonner, avec admiration, des grandes constructions culturelles qu'a élevées l'Espagne contemporaine, en laissant évidemment au musée Guggenheim de Bilbao la place d'honneur, mais sans oublier le courageux musée d'Art contemporain de Valence, tandis que l'Espagne est à égalité avec d'autres pays en ce qui concerne la conservation du passé, organisée autour du vaisseau amiral qu'est le Prado à Madrid ? Il y a en Espagne une modernisation culturelle permanente qui a peu d'équivalents. C'est pourquoi l'Europe occidentale accueille avec tant de curiosité et de sympathie ce nouveau membre de la famille depuis longtemps parfaitement intégré, ce pays dont on pourrait dire qu'il a vécu et s'est transformé dans un schéma tout à fait opposé à celui du marxisme. En Espagne ce n'est pas l'économie qui a transformé l'État qui aurait lui-même encouragé une nouvelle culture. L'emprise des forces antimodernes était si grande que la libération de ces contraintes a par elle-même eu un effet d'entraînement qui n'a cessé de s'accroître depuis un quart de siècle, alors même que l'État espagnol restait faible. Faible mais capable cependant de résister à des tensions et à des contradictions importantes alors que la croissance économique s'installait à un niveau plus élevé que celui de ses voisins, en particulier la France et l'Italie, grâce au succès de la fluidification de la société plus

que par la capacité de l'Espagne de lancer de grands investissements dans le domaine des hautes technologies et de consacrer à la recherche des sommes suffisantes c'est-à-dire équivalentes à celles, déjà trop faibles, que mobilise l'ensemble de l'Union européenne.

154 Comment transformer ce diagnostic, si surprenant, quelquefois si inquiétant, beaucoup plus souvent si enthousiasmant, de l'Espagne contemporaine en une prévision ou des recommandations ? L'ensemble de ce volume s'est efforcé de donner des éléments de réponse à ces deux questions difficiles et qui concernent le politologue plus directement que le sociologue. Néanmoins ce qui vient d'être écrit nous impose au moins certains éléments de réponse aux questions trop vastes et trop difficiles qui viennent d'être évoquées. Le succès de l'Espagne vient surtout de la vigueur avec laquelle elle s'est débarrassée de ce qui l'avait mise en marge de l'Europe. Elle a réussi sa sécularisation, l'ouverture de la famille, le développement de l'éducation, l'abaissement des frontières entre les villes et les campagnes ; autant d'aspects particuliers d'une libération générale qui a fait faire à l'Espagne un bond en avant bien plus impressionnant et considérable que celui qu'a fait pendant la même période le Portugal où les vestiges de la culture de la pauvreté restent encore plus importants qu'en Espagne. On s'en aperçoit, par exemple, quand on traverse, venant de Lisbonne, l'intérieur du Portugal, avant d'entrer dans une Estrémadure pauvre par excellence et pourtant en pleine vigueur modernisatrice, au fond de laquelle le monastère de Yuste – où l'empereur Charles Quint passa les dernières années de sa vie après avoir abandonné ses pouvoirs – est le siège de grandes initiatives culturelles menées à l'échelle européenne, et devient symbole de la capacité de transformer un passé pesant en un avenir et même en un présent dans lequel l'air est léger.

L'ouverture de l'Espagne est presque sans limites et sa joie de renaître et de revenir au centre des mondes européens et aussi méditerranéens est profondément ressentie. Mais peut-on indéfiniment vivre du dynamisme créé par les libérations du passé ? Si la grande force de l'Espagne a été de renverser la force écrasante de l'État autoritaire, de l'Église répressive et de la famille close, lorsque la lumière a réussi à pénétrer partout la vie espagnole, d'où peut venir un dynamisme suffisant pour répondre aux problèmes nouveaux qui ne sont plus ceux de la liquidation du passé mais ceux de la préparation à un avenir qui sera de plus en plus compétitif dans un monde ouvert ? Cette formulation nous oriente par elle-même vers une réponse sinon pessimiste du moins inquiète. Mais en ajoutant ici, à ce niveau très préliminaire

de la réflexion sur l'avenir, que ce n'est pas de l'Espagne qu'il faut désespérer ou même s'inquiéter fortement ; c'est de l'ensemble de l'Europe, qui, malgré sa puissance économique, souffre de deux faiblesses qui pourraient devenir mortelles : l'absence de vision géopolitique du monde, c'est-à-dire l'absence de définition de sa propre position, de ses propres possibilités et responsabilités dans le monde, et, d'autre part, une insuffisante créativité dans une société où la connaissance joue un rôle de plus en plus important. L'Espagne a remporté ses plus grands succès contre elle-même ; elle est obligée maintenant de se retourner vers l'extérieur, c'est-à-dire à la fois vers la conquête du monde de la production et de la communication et vers les dangers de la scène planétaire, qu'il s'agisse des problèmes graves de l'environnement, des affrontements politico-religieux ou du déplacement vers l'Asie des grandes forces économiques.

155

Ces questions s'adressent à tous les pays européens. Ce qu'il faut essayer de dire ici c'est si l'Espagne joue un rôle positif ou négatif dans la prise de conscience par toute l'Europe des deux tâches qui sont déjà visiblement son programme pour les décennies qui viennent. L'Espagne a fait preuve depuis longtemps d'un intérêt actif pour les problèmes de la Méditerranée et elle est à Bruxelles le pays qui parle avec le plus de poids des rapports entre le continent européen et le continent latino-américain. Mais son rôle ne peut être que moyen, puisqu'elle n'a ni l'héritage impérial vivant du Royaume-Uni, ni le titre de champion mondial des exportations industrielles comme l'Allemagne, ni la volonté qu'a la France, parfois de manière maladroite, de jouer un rôle international. Néanmoins le bilan est ici positif. On oserait dire plus positif que celui de l'Italie.

De l'autre côté, dans le développement volontariste des politiques de création, de la recherche, de l'innovation et de l'enseignement supérieur le bilan de l'Espagne est négatif, comme il l'est dans tous les pays de l'Europe continentale, à l'exception de la Suisse qui n'appartient pas entièrement à l'organisation européenne. Le seul pays dont la contribution soit clairement plus importante est la Grande-Bretagne, en partie entraînée par la permanente association de ses meilleurs centres de recherche avec ceux des États-Unis, mais dont on doit d'abord reconnaître la volonté et la capacité de créer, à un niveau qu'on ne trouve pas chez ses voisins. Pas plus en France et en Allemagne dont le système universitaire est en crise grave que dans une Espagne plus jeune, moins puissante mais qui n'a pas encore pris complètement conscience de la nécessité de développer la recherche, la science et la technologie.

Cependant, une fois énoncées ces réserves et ces inquiétudes, reste, pour terminer, à nommer la meilleure chance de l'Espagne qui est sa capacité, son enthousiasme, sa réussite à se transformer elle-même non pas seulement comme un ensemble d'institutions mais comme milieu culturel et surtout comme espace de formation des vies individuelles. Il n'est pas certain que l'État espagnol parviendra à améliorer les chances des Espagnols mais au total et malgré des problèmes graves comme celui du pays Basque, on peut affirmer que ce sont les Espagnols qui ont aujourd'hui la capacité et la volonté de continuer à inventer une Espagne orientée, au-delà de l'élimination des monstres passés, vers un individualisme créateur qui gardera longtemps son dynamisme, tellement il lui a fallu se mobiliser pour libérer chaque individu de ce qui l'empêchait de vivre de manière privée. La grande tâche de privatisation de la vie espagnole a été accomplie largement, mais le pays a encore une grande capacité d'invention, de création et aussi de conscience positive de soi-même. Là est la ressource principale de l'Espagne, au milieu d'un univers européen à qui manque tellement la volonté de se définir comme un avenir plutôt que comme un présent, c'est-à-dire à un niveau dans l'ensemble satisfaisant de la consommation. Il est trop tard pour que les Espagnols construisent une grande société industrielle et un État national dynamique ; mais aujourd'hui et demain encore plus qu'hier c'est la volonté et le désir, l'expérience profondément vécue d'une création libre de soi et de son rapport aux autres qui fera longtemps encore de l'Espagne un des foyers les plus vivants de la modernisation culturelle et de l'invention d'un individualisme chargé de modèles nouveaux pour la vie collective comme pour la vie personnelle.

R É S U M É

La grande réussite de l'Espagne est de s'être libérée des contraintes qui pesaient sur la vie des Espagnols. Elle s'est « privatisée » avec tant de vigueur qu'elle est allée souvent plus loin que ses voisins. Bien qu'il ne soit pas arrivé au même niveau de création scientifique et technique et au même niveau de protection sociale que ses partenaires européens, ce pays a une telle confiance en lui-même et dans l'Europe qu'il est le plus capable de donner à cette dernière la vigueur politique qu'elle a perdue.